



# Pour une approche “ propensionniste ” des phénomènes d’information – communication organisationnelle

Christian Le Moëgne

► **To cite this version:**

Christian Le Moëgne. Pour une approche “ propensionniste ” des phénomènes d’information – communication organisationnelle. Communication et Organisation, Presses Universitaires de Bordeaux, 2015, pp.141-158. 10.4000/communicationorganisation.4932 . hal-02530173

**HAL Id: hal-02530173**

**<https://hal.univ-rennes2.fr/hal-02530173>**

Submitted on 2 Apr 2020

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L’archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d’enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

## Pour une approche « propensionniste » des phénomènes d'information – communication organisationnelle

Émergence et différenciation des formes sociales

Christian Le Moëne

---



### Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/communicationorganisation/4932>

DOI : 10.4000/communicationorganisation.4932

ISSN : 1775-3546

### Éditeur

Presses universitaires de Bordeaux

### Édition imprimée

Date de publication : 1 juin 2015

Pagination : 141-158

ISSN : 1168-5549

### Référence électronique

Christian Le Moëne, « Pour une approche « propensionniste » des phénomènes d'information – communication organisationnelle », *Communication et organisation* [En ligne], 47 | 2015, mis en ligne le 01 juin 2018, consulté le 19 avril 2019. URL : <http://journals.openedition.org/communicationorganisation/4932> ; DOI : 10.4000/communicationorganisation.4932

---

# Pour une approche « propensionniste » des phénomènes d'information – communication organisationnelle Émergence et différenciation des formes sociales

Christian Le Moëne<sup>1</sup>

Je vous remercie de m'avoir invité à venir réfléchir avec vous sur les questions théoriques et pratiques des recherches sur les communications organisationnelles à l'occasion des vingt années d'existence de cette belle revue scientifique qu'est *Communication & Organisation*. Vous avez contribué à faire émerger un champ de recherches sur les logiques et pratiques d'information – communications organisationnelles et vous avez contribué à élargir la conception des organisations qui prévalait et prévaut encore trop souvent dans les recherches en sciences humaines et sociales et en gestion, en prenant acte du fait que les sociétés humaines sont des entités structurées selon des règles, des normes, des imaginaires, c'est-à-dire des formes organisées qui doivent, en tant que formes complexes, être distinguées sans doute des formes trop simples que nous sommes capables d'imaginer pour réaliser nos projets.

Je voudrais me situer dans la continuité de cette conception ouverte dont nous savons qu'elle a été suggérée par Herbert Simon, et développée par Jean-Louis Le Moigne, dans leurs travaux sur les distinctions entre formes institutionnelles et formes artificielles d'organisations. Plus précisément, je voudrais vous proposer une réflexion sur la relation entre les logiques d'information – communication et l'évolution des formes sociales, à partir d'une mise en perspective des limites de certaines problématiques d'analyses de ces phénomènes. Il me semble qu'un détour théorique est en effet nécessaire pour analyser et comprendre les processus pratiques d'information-communication organisationnelle.

Les approches classiques des organisations les conçoivent et s'efforcent de les analyser comme des entités déjà constituées, ayant littéralement une

<sup>1</sup> Christian Le Moëne est Professeur des Universités, Président d'Honneur de la SFSIC et membre de l'EA 4246 PREFIC's au Département Communication - UFR ALC Université Européenne de Bretagne - Rennes 2 ; Christian.lemoenne@wanadoo.fr

existence « objective », se confondant avec les éléments qui la constituent, lieux, individus ou groupes, statut juridique ou social, éléments matériels et financiers. Sous cet aspect, les organisations sont éventuellement considérées comme des institutions sociales, qu'elles soient une famille, une association, une entreprise, une société, ou comme des artefacts, organisations projets structurées selon des normes et procédures en fonction d'un but déterminé et limité. Cette conception objectiviste ne nous dit en fait rien de ce qui constitue fondamentalement l'organisation, c'est-à-dire à la fois ce qui la fait émerger, ce qui fait tenir ensemble les éléments – les ressources – qui la composent, et ce qui permet d'en comprendre l'essentiel, c'est-à-dire l'existence même et, au-delà des éléments, la pérennité. En ne considérant que ce qui est conçu comme un résultat, l'organisation existant dans son état observable, cette approche occulte en fait totalement ce qui est l'essence même des formes organisationnelles. En objectivant l'organisation comme un état quasi matériel, on s'interdit de comprendre l'organisation comme processus, c'est-à-dire d'en comprendre l'émergence, la genèse et le devenir. Or cette perspective génétique est essentielle pour comprendre ce qui fait qu'une forme existe comme forme organisationnelle, ce qu'est cette forme organisationnelle avant ce qui la différencie de ce qui n'est pas elle, et en quoi consiste cette différenciation comme processus de morphogenèse et de sociogenèse. Cette tension dans l'analyse révèle en fait la difficulté à penser et analyser les formes sociales, qui articulent à la fois des dimensions matérielle, organisationnelle et symbolique, et la tendance à les réduire à l'une ou l'autre de ces dimensions. Cette tension se renforce des conceptions dualistes qui pensent de façon séparée les éléments symboliques et matériels, mais également considèrent que les formes sociales ne possèdent fondamentalement qu'une dimension idéale et symbolique, et tendent à négliger leur dimension profondément matérielle.

Je voudrais explorer prudemment dans cet article quelques conséquences de cette interrogation concernant les processus d'information-communication à l'œuvre dans l'émergence des formes sociales. Plus précisément, je voudrais explorer l'hypothèse suivante : les formes sociales ne sont pas seulement des formes symboliques, qui s'exprimeraient dans les langages, les textes, les écrits, les discours, les images. Elles comportent une part fondamentale d'infra symbolique et d'infra langagier, qui puise au fond anthropologique des sociétés humaines. Et c'est cette dimension anthropologique fondamentale, pour l'essentiel masquée par le symbolique, qui leur confère leur efficacité et leur prégnance. En d'autres termes, je voudrais revenir sur la catégorie d'institution et plus précisément appliquer aux formes organisationnelles cette question de Simmel : « qu'est-ce qui fait que les formes sociales se maintiennent ? ».

Un certain nombre de conséquences peuvent être inférées concernant les problématiques d'analyse des logiques d'information et de communication

conçues comme des processus de mise en forme organisationnelle et, plus profondément, d'altération et d'émergence des formes sociales.

### **Limites de l'analyse des formes organisationnelles comme formes symboliques**

Nombreux sont les praticiens et les chercheurs qui considèrent que de nouvelles formes organisationnelles ont émergé, dans les vingt dernières années, notamment dans le contexte de développement et de diffusion des technologies de l'intelligence. Cette notion de « forme organisationnelle », banalisée comme une évidence dans les écrits et les discours de ces différentes catégories d'acteurs est pourtant problématique, car très rarement définie par ceux qui l'utilisent. Or, la notion de forme est une notion complexe dont rien finalement n'indique qu'elle permette de décrire ou de qualifier des processus organisationnels. Si une tentative importante de clarification s'est attachée à définir des « investissements de formes » (Thévenot, 1985), la tentation est grande de considérer que ceux-ci tiennent seulement en la production de référentiels permettant la coordination et la synchronisation dans l'action, l'explicitation de règles, de normes et de procédures. Ainsi, l'essentiel des analyses des processus organisationnels tendent à les penser comme des processus symboliques résultant de conventions implicites ou explicites considérées également, peu ou prou, comme des langages. De là les analyses des entreprises comme « lieux symboliques » (Degot, 1986) et les modalités de « gestion symbolique » des ressources qui ont tenté de rendre compte, à partir du milieu des années 80, de la contradiction entre la dislocation spatiale, physique, juridique, organisationnelle, des entreprises et leur existence symbolique de plus en plus manifeste et bruyante dans l'espace public, à mesure du développement des stratégies managériales de communication « institutionnelle ».

Bien sûr, il est difficile d'admettre qu'il puisse, pour l'espèce humaine dont les sciences humaines et l'anthropologie culturelle ont abondamment affirmé qu'elle est une espèce culturelle, exister de l'infra symbolique (ou infra langagier), c'est-à-dire des processus, à l'œuvre dans les dynamiques d'actions dans lesquelles nous sommes collectivement engagés, qui produisent des effets et induisent des résultats sans que nous en ayons conscience ou que nous soyons à même d'en évaluer la portée et de les connaître. Bien sûr, la psychanalyse, les analyses des idéologies ont pointé ces dimensions, mais en les pensant comme hautement symboliques, relevant de discours ou étant structurés comme des langages. Ceci semble suggérer que dans le fond, le sens, ou les significations, ou la pensée, sont intrinsèquement liés au langage, ce qui est évidemment accentué par le constat que les métaphores organisationnelles, notamment les métaphores informatiques, mobilisent des langages binaires, de programmation, des intelligences artificielles, des protocoles, autant de dispositifs symboliques. Il faut pourtant admettre l'hypothèse selon laquelle le sens ne se réduit pas au langage mais le précède le plus souvent, et envisager les

conséquences de cette hypothèse pour l'analyse des processus informationnels et communicationnels.

Or, l'hypothèse selon laquelle les formes organisationnelles seraient essentiellement des formes langagières n'a aucun caractère d'évidence, puisqu'il faut bien, pour que des formes organisationnelles puissent être le cadre d'émergence de langages et de significations diverses, qu'il existe une aptitude à l'organisation, et une aptitude anthropologique à la coordination et à la socialisation qui précèdent et servent de cadre à toute interprétation de l'action possible, permettant l'émergence de règles implicites ou explicites. Comment penser en effet les pratiques collectives coordonnées spontanément et sans que les acteurs en aient explicité les significations ou les modalités conventionnelles ? En d'autres termes, comment penser les formes institutionnelles, formes spontanées, non choisies et non voulues, d'organisation ? Plus fondamentalement, doit-on derrière Marcel Mauss considérer que c'est l'échange symbolique qui est fondateur de l'humanité ou doit-on prendre en compte, comme le suggère Frédéric Lordon, que « les relations des hommes aux choses précèdent les relations sociales des hommes entre eux »<sup>2</sup> ? Et comment penser une relation aux choses qui ne serait pas pour l'espèce humaine insérée dans les relations des hommes entre eux ? En d'autres termes, l'humanité comme espèce sociale, ayant émergé à l'humanité parce que d'abord sociale, a-t-elle conservé dans ses comportements collectifs et individuels des traces de ce couplage initial entre « cortex et silex »<sup>3</sup> ? Si c'est le cas, il faut bien admettre que la question des objets déborde très largement leur importance comme élément occasionnel éventuellement mobilisé dans l'action, puisqu'ils ont, dans cette hypothèse, contribué à l'émergence même de l'humanité et de son aptitude à atteindre, dans la maîtrise de plus en plus forte de ses environnements matériels, une efficacité beaucoup plus grande que n'importe quelle autre espèce.

### **Les « investissements de formes » à la jonction des formes sémiotiques et des formes organisationnelles**

Laurent Thévenot<sup>4</sup> appelle « investissements de formes » l'ensemble des conventions, règles, normes, procédures mises en œuvre pratiquement et éventuellement systématisées dans des référentiels et des dispositifs de pilotage de l'action et de la coordination, qui constituent la structure de l'organisation « rationnelle légale » telle qu'elle émerge avec le taylorisme et le fordisme. Ces éléments symboliques font partie des ressources de l'entreprise, et permettent aux ressources humaines, matérielles ou financières, de « tenir ensemble ».

2 Lordon Frédéric, *L'intérêt souverain. Essai d'anthropologie économique spinoziste*, Paris, La Découverte, 2006.

3 Voir Leroy Gourhan André, *Évolution et technique 1 – l'homme et la matière*, Paris, Albin Michel, 1971 et Stiegler Bernard, *La technique et le temps 1 – La faute d'épiméthée*, Paris, Galilée, 1994.

4 Thévenot Laurent, 1986, « Les investissements de forme », in Thévenot, L. (éd.), *Conventions économiques*, Paris, Presses Universitaires de France (Cahiers du Centre d'Etude de l'Emploi), pp. 21-71.

Ces investissements de formes constituent le cœur de ce qui structure les formes organisationnelles. Il s'agit d'éléments symboliques, des langages, des conventions d'écritures, mais également matériels (les supports, les référentiels) et financiers (les coûts de transaction, de coordination, de synchronisation...). Ils participent d'un processus d'explicitation et de légitimation dont on peut dire qu'il constitue l'essentiel du processus d'organisation, au sens fort, c'est-à-dire de mise en place et de mise en sens des pratiques dans le contexte de l'action collective professionnelle. Il constitue également en ce sens un processus de professionnalisation, c'est-à-dire de différenciation des façons de faire par rapport aux normes des sphères publique et privée et d'institution permanente de la sphère professionnelle.

Et ces processus d'invention de normes, de règles, de procédures, sont bien des processus de mise en forme, de configuration, de design. Tous ces mots reviennent maintenant on le voit bien dans les tentatives d'analyse des processus organisationnels dans le contexte des recompositions organisationnelles et des logiques de projet : le *disegno* de Léonard de Vinci repris par Paul Valéry<sup>5</sup> ne peut-il pas être traduit par le dessein, le projet « artificiel » de Herbert Simon ?

On peut ainsi reprendre et approfondir la réflexion sur le taylorisme, et plus largement sur le management, en considérant qu'il s'agit, dans le fond, de tentatives pour imaginer des modèles d'organisation qui ne soient pas soumises aux logiques institutionnelles, des modèles d'organisation « artefact ». C'est là le leitmotiv du « *one best way* » taylorien et de sa propagation. Ce sont ces procédures de production et de régulation des processus organisationnels, qui produisent des effets de formes – d'in-formation – et des effets de réalités. Ces investissements évidemment, renvoient à la notion de convention artificielle, « artefactuelle », c'est-à-dire à un minimum de règles communes inventées, adaptées perpétuellement et qui servent de référence pour l'action.

Les « investissements de formes » sont donc fondamentalement des dispositifs de communication et d'information « organisants » qui attestent de la capacité – spontanée ou rationalisée – de coordination des acteurs sociaux individuels et collectifs. L'un des aspects essentiels de l'information organisationnelle est donc l'ensemble des processus de « mise en forme », de structuration des formes organisationnelles. Sous cet aspect, la réduction de l'information organisationnelle à la documentation, ou aux systèmes d'information, ou à tel ou tel aspect, processus ou dispositif, symbolique ou technique, est insuffisante. De même la tentative de séparer ou d'opposer information et communication est aussi triviale que de tenter de séparer forme et contenu des messages, support et sens : les approches pragmatiques se caractérisent par la non séparation et font sous cet aspect rupture avec le dualisme de l'esprit et de la matière.

<sup>5</sup> Outre les nombreux textes que Jean-Louis Le Moigne a consacrés à cette importante question, voir Valéry Paul, *Introduction à la méthode de Léonard de Vinci*, Paris, Gallimard, 1957.

C'est dans ce processus – complexe, contradictoire, discontinu, fragile, ... – d'investissement (terme à prendre dans un sens plus large que le sens strictement économique) de formes à la fois matérielles et symboliques que se structurent les organisations... Les processus d'information sont donc des processus de révélation des formes pertinentes, « convenantes » dans une situation, un contexte, un projet. À cet égard, l'information peut-être pensée « en creux », ce qui révèle, fait surgir le sens, sélectionne positivement, fait émerger, etc. plutôt qu' « en plein » : des supports qui contiendraient du sens littéralement inscrit dans leur matérialité.

Les référentiels sont donc des conventions de langages, et des conventions de supports, qui supposent, en amont, des modalités d'explicitation des processus et des situations professionnels. Mais qu'est-ce qui leur confère une efficacité indépendamment des individus qui les mettent en œuvre ? Cette question parcourt toutes les théories des organisations depuis Taylor, Mayo, jusqu'à Simon ou les régulationnistes et conventionnalistes contemporains, en passant par la sociologie ou la psychosociologie des organisations... La tentation est grande de ne voir ces investissements de formes que sous l'angle d'une rationalisation progressive des logiques de coordination des actions (ou des « activités »). Cette tentation évite de prendre en compte le fait que, pour l'essentiel, ces conventions, normes et formes, ne sont pas choisies et voulues mais adoptées sans que, le plus souvent, on sache vraiment ce qui est en jeu, d'où elles viennent, qui les a inventées ou adoptées, ce qui leur donne une efficacité éventuelle. On appelle ce phénomène « institution », pour marquer qu'il s'agit au fond de formes institutionnalisées, institutions « secondes » qui s'articulent à ce que Castoriadis appelle des institutions premières, héritées au sens où elles ne sont pas choisies, où elles sont le produit de ce qu'il appelle les « logiques ensemblistes identitaires », produit de la capacité d'institution imaginaire qui est cœur de l'aptitude à « faire société »<sup>6</sup>.

Les approches des phénomènes d'information-communication organisationnelle ne font pas toujours une distinction claire entre organisations sociales institutionnalisées, issues d'une longue évolution et qui ne sont ni choisies ni voulues ni conçues en fonction d'un but, et dont dès lors la complexité des formes et des logiques est sans limites, et les organisations projets, « artificielles », construites en fonction de buts particuliers, et dont la complexité est très limitée par la limite de nos capacités à rationaliser nos logiques d'actions. Elles ne font pas de distinction entre « constructivisme projectif » comme capacité à imaginer et construire des formes organisationnelles, matérielles, techniques « artificielles », et les formes héritées, que nous appelons d'ailleurs les « institutions ». Le fait d'étendre la réflexion et les conceptualisations sur l'information-communication organisationnelle à l'ensemble des formes organisationnelles ne doit pas pour autant amener à

<sup>6</sup> Voir notamment Castoriadis Cornelius, *Institutions premières de la société et institutions secondes* in *Figures du pensable*, Paris, Seuil, 1999.



confondre, ou à ne pas distinguer entre organisations-projets et organisations institutionnalisées, héritées dans leurs formes et leurs normes, structurant les formes sociales globales, ce que nous appelons les sociétés. Cette indistinction amène beaucoup de chercheurs à glisser, sous cet aspect, dans un constructionnisme et un idéalisme subjectif problématiques en pensant que, dans le fond, les sociétés humaines sont le résultat de projets et de choix volontaires et rationnels.

Ces approches considèrent également le plus souvent que l'essentiel des formes symboliques et des règles pour l'action et la coordination sont « dans la tête » ou, ce qui à bien des égards revient au même, dans les langages, les écrits, les traces. Elles suggèrent une « intériorité » de l'esprit<sup>7</sup> qui réduit la mémoire à une question subjective ou, au maximum, symbolique. Dans cette perspective subjectiviste, les formes sociales se transmettent par des processus d'apprentissage et d'enseignement rationalisés. Mais ceci ne rend pas compte de ce qui permet, au plan cognitif, ces logiques d'apprentissage. Les capacités d'action efficaces semblent en effet précéder le langage et le déborder, tant chez les petits humains que pour l'humanité globale dans son histoire. Il semble que les questions des règles, des routines, des logiques d'actions soient d'abord des questions pratiques, des actions, avant d'être rationalisées et théorisées. Il n'y a pas besoin d'avoir une théorie des règles et des normes pour agir avec des chances raisonnables de succès. Il n'y a pas besoin de connaître notre contexte d'action pour agir dans celui-ci avec succès. La question n'est donc pas d'abord la question de l'échec de nos actions mais celle du succès de celles-ci, depuis la plus insignifiante du quotidien jusqu'aux plus ambitieuses. Comment se fait-il que nous réussissions dans un monde complexe dont nous ne savons rien ou si peu ?

L'hypothèse de Simon-Le Moigne pour répondre à cette question est que le monde humain est totalement artificiel, inventé et construit en fonction de buts divers et variés dans lequel les formes artificielles d'organisation et de constructions de règles permettent de réduire la complexité et de créer un monde ou un contexte sur lesquels nous agissons avec succès car nous avons réduit les incertitudes par des routines. La question est de savoir comment nous pouvons agir d'emblée dans ce monde dont, pour l'essentiel, fut-il de complexité limitée, nous savons peu de choses. Comment « comprenons »-nous ce contexte et pouvons-nous agir avec succès sans en connaître totalement la logique ? On peut évidemment mobiliser ici l'apprentissage volontaire et l'enseignement, mais ils supposent en amont une capacité à apprendre et à comprendre qui suppose des schèmes cognitifs communs, comme aptitudes et facultés, ou dispositions, avant même l'acquisition du langage articulé.

<sup>7</sup> Voir Bouveresse Jacques, *Le mythe de l'intériorité. Expérience, signification et langage privé chez Wittgenstein*, Paris, Minuit, 1984.

## Hayek et la question des mémoires de forme

Bien sûr, nul ne conteste qu'il existe un héritage bio-génétique qui n'est ni choisi, ni voulu, et détermine jusqu'à un certain point nos comportements. Par ailleurs, aussi bien l'anthropologie culturelle que les approches cognitives des comportements individuels et collectifs ont mis en évidence que notre aptitude pratique à agir selon des règles et des normes est, pour une part significative, héritée. Hayek, comme Bateson d'ailleurs, met l'apprentissage (et non l'enseignement) au cœur des processus institutionnels en soulignant qu'il s'agit du mécanisme central d'acquisition des normes et façons de faire, comme des institutions. Le processus d'apprentissage est d'abord imitatif et, sous cet aspect, il structure les « schèmes cognitifs » qui déterminent nos rapports « au monde tel que nous le connaissons », collectivement.

En d'autres termes, et sur ce plan, l'apport épistémologique de Hayek est sans doute essentiel<sup>8</sup>, ce que nous appelons « esprit » est constitué de ces schèmes abstraits, qui sont des « dispositions », c'est-à-dire des aptitudes spontanées, non choisies et non voulues, à agir selon des règles, des normes, dans des contextes et situations sociales individuelles et collectives dont nous ne connaissons qu'un certain nombre de principes généraux. Sous cet aspect, qui constitue une réinterprétation pragmatique de la théorie kantienne de la connaissance, la distinction « nature/culture » est trompeuse et sans doute trop sommaire, puisque qu'elle suggère que seul ce qui relève de la « nature » serait hérité et aurait un fondement matériel, biologique, la « culture » étant de l'ordre des relations et se maintenant par des effets de propagation idéelle ou symbolique. Il existe donc des structures mentales, des schèmes pour reprendre la « Critique de la raison pure », et des modes de comportements hérités, qui structurent notre rapport au monde et nous permettent d'agir dans des univers sociaux complexes, dont nous ne savons pas grand chose, avec des chances raisonnables de succès. Ceci, au demeurant est essentiel dans la conception de l'esprit et de la connaissance : nous avons une capacité à agir avec succès malgré notre ignorance de ce qui nous fait agir, notre ignorance des logiques qui structurent le cadre de nos actions et notre ignorance des conséquences de ces dernières.

La question de l'esprit est d'abord une question pratique. La distinction « naturel/artificiel » est trop limitée. L'essentiel des logiques d'actions et des règles pratiques nous sont transmises par imprégnation et imitation, processus caractéristique de ce que l'anthropologie culturelle appelle la culture, et de ce

8 Je partage tout à fait le point de vue de Jean-Pierre Dupuy selon lequel « *La philosophie cognitive et sociale de Hayek est remarquable de justesse et de profondeur, cependant ses conclusions éthiques et politiques n'en découlent aucunement* ». Voir Dupuy Jean-Pierre, *Le sacrifice et l'envie*, Paris, Calman Lévy, 1992, 374 p. Pour une approche de la philosophie de Friedrich A. Hayek, on consultera le tome 1 de *Droit, justice et liberté*, Paris, PUF, 1980, ou, pour une conception synthétique de ce qui nous occupe ici, le chapitre VI de l'*Essai de philosophie, de science politique et d'économie*, Paris, Les belles lettres, 2007, chapitre intitulé « *Le résultat de l'action humaine mais non d'un dessein humain* ». Également Le Moëne Christian, *Hayek, une idéologie de boutiquier ?* Paris, Arguments n° 2, 1984.

que Durkheim appelle le processus d'institutionnalisation, ou Castoriadis, les « logiques ensemblistes identitaires », ou institutions héritées. Il s'agit donc d'un point de vue kantien non transcendantal, (comme chez Lévy Strauss d'ailleurs) : les schèmes cognitifs sont structurés par exposition à des formes, des mouvements, des logiques d'actions qui précèdent langages et règles explicites. L'esprit est structuré en schèmes cognitifs qui sont hérités, non choisis et non voulus, et ont un caractère essentiellement pratique. Ils sont sous cet aspect limités. Nous ne sommes pas assez intelligents pour comprendre ce qui nous fait agir, pourquoi et comment nous agissons, et quelles sont les conséquences de nos actions. Ceci évidemment a des conséquences considérables. Par exemple dans la réflexion popperienne sur les limites de nos capacités à formuler des hypothèses et des théories valides, et sur la réfutation comme dynamique cognitive essentielle pour la progression du savoir individuel et collectif. La question de la connaissance « par essai et erreur »<sup>9</sup> et résolution pragmatique de problèmes constitue une extension de la question épistémologique à l'ensemble des sphères du monde vécu, sans considérer pour autant qu'il y a confusion entre sciences de la nature et sciences humaines et sociales<sup>10</sup>.

Mais une des limites de l'épistémologie de Hayek consiste sans doute, malgré les formidables intuitions sur le caractère pratique de l'esprit qui s'exprime comme capacité d'agir en situation en identifiant des règles et des modalités « convenantes », qu'elle ne précise pas clairement où et comment sont structurées ces dispositions à agir selon des règles et des normes, et suggère par là qu'elles sont purement mentales. Elle ne prend pas en compte la matérialité fondamentale des dynamiques de mémoires. Littéralement, elle n'intègre pas, non plus que Popper ou Wittgenstein, l'existence des objets, ces formes sociales complexes que j'appelle les formes objectales.

### La question des formes « objectales »

Wittgenstein critique l'hypothèse d'une « intériorité de l'esprit ». Mais si l'esprit n'est pas dans la tête, où est-il ? Est-il collectif et social ? Est-il dans les relations intersubjectives ? Ou, comme la phénoménologie le suggère, dans la « projection » vers ce qui n'est pas soi ? Est-il une disposition pratique à agir en contexte ? L'insistance de ces questions met en évidence que le subjectivisme ou le dualisme esprit-matière, ou les constructivismes subjectifs butent sur la question insistante de la place des objets dans l'action et la connaissance. Cette question est revenue de façon forte depuis une trentaine d'années dans les débats des sciences sociales<sup>11</sup>. Un certain nombre

9 Voir sur ce point Popper Karl, *Toute vie est résolution de problèmes*, Arles, Actes sud, 1997.

10 Sur cette question, voir le débat entre Popper et l'« École de Francfort ». Voir Adorno T. et Popper K., *De Vienne à Francfort, la querelle Allemande des sciences sociales*, Bruxelles, Complexe, 1979.

11 Voir notamment la contribution de la revue *Raisons Pratiques*, à cette réévaluation du statut épistémologique des objets et machines. Notamment *Raisons Pratiques* n° 4, *Les objets dans l'action*, Paris, EHESS, 1993.

de chercheurs ont, derrière Bruno Latour et sa catégorie d' « acteur réseau », suggéré que les dispositifs et supports seraient des « non humains » qui participeraient fondamentalement de l'action et devraient donc à ce titre être également objets des sciences humaines et sociales, ce qui est effectivement une bonne suggestion. Mais, si l'on range dans le « non humain » toutes les productions humaines<sup>12</sup> (textes, écritures, supports, objets et machines...) que reste-t-il pour définir l'humanité ? Si on enlève à l'humanité toutes ses « extensions », tous ses objets techniques, alors il n'y a pas d'humanité. Il faut comprendre le « le couplage cortex silex » comme le fait que depuis le début de son existence, l'humanité est « augmentée », que son aptitude à agir dans des contextes qu'elle ne connaît pas bien repose fondamentalement sur le fait qu'elle a cristallisé la mémoire des normes et routines, l'intelligence de l'action efficace dans les formes objectales.

L'hypothèse des « formes objectales » prend donc acte de plusieurs phénomènes. D'abord l'oubli de la matérialité dans la pensée des processus sociaux, informationnels et communicationnels<sup>13</sup> qui peut-être analysé *a minima* comme une difficulté à penser les dispositifs matériels et techniques, les environnements, les objets, en bref, les contextes matériels et objectaux de toute vie sociale. Il s'agit ensuite de former une conception différente des conceptions triviales et dualistes des objets. J'entends par forme objectale les formes sociales qui résultent de l'appropriation dynamique de notre environnement matériel et qui sont des dispositifs de mémoires de routines, d'hypothèses d'usages possibles, cristallisées dans des formes qui en sont le support. Ces hypothèses d'usage ne sont pas fermées. Elles sont essentiellement pratiques, fonctionnent de façon pragmatique. Sous cet aspect ce sont des propensions d'action qui se donnent comme ouvertes aux écarts, aux adaptations, aux jeux. Elles convergent sur ce point avec les autres formes sociales que sont les formes sémiotique et organisationnelles. Les langages, écrits, traces, symboliques, comme les règles, normes, routines, sont des dispositifs ouverts, processuels, susceptibles d'évolutions et adaptation. Cette notion de propension s'applique donc à toutes les formes sociales, comme la catégorie de « jeu de langage » de Wittgenstein le suggère pour les formes sémiotiques.

Les rationalisations *a posteriori* doivent être prises pour telles : les acteurs sociaux agissent toujours selon des raisons, mais celles-ci leur échappent le plus souvent. Leur action est rationnelle, mais cette rationalité est pour l'essentiel contenue dans les formes objectales. Il s'en suit qu'il n'y a pas de mise en sens sans mise en forme, les deux sont toujours liées. Il s'en suit que

12 Voir sur ce débat qui devra être mené au fond, Cooren François, Ventriloquie, performativité et communication ou comment fait-on parler les choses ?, *Réseaux* n° 163/2010.

13 Que déplore aussi Fabien Granjon dans un texte récent de la *Revue Française des SIC*. Voir Granjon Fabien, Des fondements matérialistes de la critique, *RFSIC* n° 6, 2015.

l'information est en creux, comme propension de surgissement de sens et de significations imaginaires.

L'information – communication est donc un processus large et complexe, comme la catégorie d'organisation qui déborde évidemment les formes organisationnelles projets qui sont toujours situées dans des logiques institutionnelles et dans des dynamiques d'évolution et d'institutionnalisation.

### **Les formes sociales comme « puissances de mutation »**

Simondon réfléchit sur la relation entre les catégories de forme et d'information, dans une perspective qui se centre sur l'émergence de formes, notamment des formes matérielles, à travers les processus de « prise de forme » comme processus d'in-formation. Et il s'intéresse également aux processus de propagation de formes, de transduction, comme processus indissolublement liés, « couplés » dirait Varela, avec les processus d'individuation. Il y aurait ainsi une dualité d'interprétation de la catégorie d'information, d'une part ce qui permet les processus de prise de forme, l'émergence des formes sociales comme formes possédant une matérialité, produisant des effets de mémoire et de propagation, et d'autre part ce qui est susceptible d'interprétation, qui fait surgir plus qu'elle ne contient, qui produit des effets d'émergence symbolique.

Simondon propose de se centrer sur les processus d'individuation des formes plutôt que sur l'individuation comme situation « achevée »<sup>14</sup>. Appliqué aux formes sociales, il s'agit de saisir l'opération de constitution et de mutation de ces formes, et donc les processus de différenciation et d'émergence comme morphogenèse. Et lorsqu'on s'efforce de penser les formes sociales elles-mêmes, comme processus ou comme état, il convient donc de les penser dans leur devenir et non dans leur état, comme des processus de changements de formes qui ne sont pas nécessairement des processus de changement d'état. Ainsi, les formes sociales comme produit de ces processus, ne sont jamais intégralement achevées. Elles possèdent toujours un potentiel de devenir.

Il s'agit donc, si on suit toujours Simondon, de comprendre qu'une forme sociale est d'emblée et constitutivement « puissance de mutation », qu'elle possède « un potentiel de mutation », ce qui fait qu'elle devient perpétuellement autre qu'elle n'est. On retrouve ici l'altération/émergence de Castoriadis. Ceci déplace évidemment la question du changement organisationnel tel qu'il est trop souvent vu de façon dualiste et mécaniste, comme passage d'un état à un autre, notamment du fait que le changement de forme serait l'essence même des processus organisationnels et en quelque sorte la condition d'existence et de permanence des organisations. En d'autres termes, les processus de changement, c'est-à-dire de mutation, de transformation, de désordre sont la norme, et la stabilité, l'ordre, un état transitoire et fragile. Les formes organisationnelles sont des structures dissipatives qui possèdent un potentiel

<sup>14</sup> Voir Simondon Gilbert, *L'individuation à la lumière des notions de forme et d'information*, Paris, Million, 2005.

d'altération et d'émergence des formes sociales. Il en va évidemment de même des formes sémiotiques et des formes objectales : elles sont constitutivement instables, relativement indéterminées, dépendantes du contexte et de la situation. Jeux de langages, et propensions d'usages, logiques d'interprétations et significations flottantes les caractérisent, comme sont indéterminées les logiques normatives qui appellent sans cesse ajustement, écart, tensions et jeux de pouvoirs. Ce potentiel de mutation peut caractériser ces formes comme métastables<sup>15</sup>.

En ce sens une forme objectale, ou une forme organisationnelle, même déjà formées, et donc identifiables comme telles, recèlent toujours le potentiel qui les aura conduites à exister. Elle sont donc doubles : à la fois forme organisationnelle ou objectale, et potentiel d'altération et de transformation que l'on peut toujours considérer dans sa puissance de mutation. Sous cet aspect, les points de vue qui, dans les débats actuels sur le dépassement du créationnisme et de l'individualisme, affirment l'origine sociale des sociétés humaines, qui ont été sociales bien avant d'être humaines<sup>16</sup> ouvrent peut-être une perspective sur le potentiel anthropologique d'organisation qui caractériserait constitutivement toutes les sociétés, humaines et animales. Ce « potentiel d'organisation » devrait d'ailleurs être pris de façon radicale comme le cœur même, prélangagier, prédiscursif, de la capacité à produire du sens et à produire des formes sociales, le cœur même de la capacité d'émergence qui caractérise fondamentalement le social (la capacité « poiétique » de Castoriadis). Avant toute différenciation et organisation, les sociétés humaines peuvent ainsi être comprises comme des systèmes qui contiennent une énergie potentielle, une aptitude à l'auto-organisation, des « formes sources ». Les formes objectales et organisationnelles auraient donc été le fondement d'émergence des formes sémiotiques, et continueraient, dans un contexte où les formes sémiotiques sont devenues absolument spectaculaires, à produire des effets anthropologiques et pratiques.

Les formes sociales sont donc des solutions partielles, et inachevées. C'est la rencontre, la relation, l'interpénétration et les effets engendrés par celle-ci qui engendre une nouvelle forme sociale. La réserve de potentiel est donc, à sa façon, une réserve d'hétérogénéité, une réserve d'incompatibilité, que le milieu, l'environnement social, réunit. L'individuation des formes est donc tout à fait consubstantielle à la différenciation. On pourrait retrouver ici l'Alice de Deleuze<sup>17</sup> : Alice n'est pas à la fois plus grande et plus petite, mais c'est à la fois qu'elle le devient. Penser les formes sociales, dont les formes

15 Pour préciser la notion de « potentiel de mutation », Simondon emprunte à la thermodynamique les concepts de système métastable et de phase. On dit d'un système physique qu'il est en équilibre métastable lorsque la moindre modification – même discrète – des paramètres du système (pressions, température...) suffit à rompre l'équilibre et à modifier la structure de ce système.

16 Voir Flahault François, *Faut-il limiter l'expansion du capitalisme ?*, Paris, Descartes et Cie, 2003. Ouvrage également publié sous le titre *Le paradoxe de Robinson*, Paris, Mille et une nuits, 2006.

17 Voir Deleuze Gilles, *Logique du sens*, Paris, Minuit, 1969.

organisationnelles, non comme des états, mais dans une logique du devenir, de la différence, de la différenciation/indifférenciation : il y a là un premier programme de recherche. Les penser également comme des processus de « prise de forme », ne pas penser le changement comme changement d'état avec un avant et un après, mais comme une des dimensions du devenir, le devenir-autre, qui implique un devenir-autre du milieu/environnement/contexte, et un devenir-autre des limites, des frontières, des interfaces, des couplages, des médiations...

De la même manière que les formes sémiotiques sont des processus de surgissement de sens en perpétuel devenir, de la même façon que les formes objectales ne préexistent pas à leurs utilisations et à la perpétuelle créations/altération des « usages » (à supposer que ce terme d'« usage » soit pertinent si on ne le radicalise pas : usage = littéralement « processus d'usure », c'est-à-dire d'altération), de même, les formes organisationnelles sont des formes sociales perpétuellement créées/altérées, instituées/destituées... ce sont des formes sources instituant qui instituent les organisations par des processus de différenciation et de clôture.

Il faut radicaliser la notion d'information : l'information, c'est ce qui permet la prise de forme, c'est l'opération même par laquelle une structure (une forme organisationnelle) émerge, la direction irréversible dans laquelle s'opèrent les processus organisationnels. L'information n'est donc pas la prise de forme comme le pensait Simondon en référence à la première cybernétique, mais ce qui permet la prise de forme, la différenciation.

Les processus organisationnels ne consistent pas en la simple application d'une forme à une matière, à des ressources, humaines, matérielles, financières. C'est là une vision superficielle, qui ne prend que les termes extrêmes et occulte l'essentiel : l'opération de prise de forme elle-même, ce qui fait qu'il y aura une organisation. *L'organisation est une modulation, dans laquelle c'est en tant que forces, que matière (les « ressources ») et forme sont mises en présence.* L'organisation n'est pas mise en forme de l'extérieur par le projet. Le projet comme virtualité d'actualisation est un potentiel de mise en forme des ressources qu'il fait surgir comme telles. De là l'évaluation des projets à leur force, à leur potentiel de « prise de forme », leur potentiel de mobilisation et de transformation des ressources et de transformation des environnements.

Une fois individualisée, l'organisation possède une forme qui lui est propre : c'est pourquoi Simondon parle de structure. Mais cette forme n'est jamais stable, posée, elle est perpétuel ajustement. La structure est toujours débordée par le processus qui, en aval, en a constitué la genèse et qui, en amont, rend possible sa future transformation. Dans toute forme organisationnelle existe toujours un potentiel de forme émergente, d'évolution et de transformation de la forme existante, une infinité de formes virtuelles, susceptibles de s'actualiser. Virtuel et potentiel ne s'exprimerait-il pas ainsi dans une perpétuelle dislocation/recomposition des formes organisationnelles ?

Pourquoi la désorganisation ne serait pas un processus à comprendre, au même titre que l'organisation ? Peut-on d'ailleurs les séparer ? Qu'est-ce qui en effet, au-delà des investissements de formes, des normes, etc., fait la forme organisationnelle ? C'est l'événement. L'organisation est un dispositif à créer, structurer, configurer des événements<sup>18</sup>. La question essentielle est celle de la clôture. Si le dedans n'est pas physique, spatial, s'il est temporel, processus, alors, il est événement, succession d'événements, et par là pli : « L'inclusion a une condition de clôture ou de fermeture que Leibniz énonce dans sa formule célèbre : pas de fenêtre »<sup>19</sup>.

### **Conclusion : Pour une approche « propensionniste » de l'information - communications organisationnelle et plus largement des phénomènes d'information - communication**

De nombreuses, sinon toutes, les approches récentes sur les phénomènes de communication prétendent rompre avec le dualisme, mais n'y arrivent pas vraiment. Les phénomènes d'information-communication sont abordés sous l'angle des relations intersubjectives, ou sous l'angle des interactions langagières, ou de processus dans lesquels la subjectivité des acteurs se trouve confrontée à l'obligation de faire avec des « non humains », ou des dispositifs techniques posés comme des entités extérieures aux acteurs et s'opposant, ou freinant à quelques égards, leurs projets. Plusieurs tentatives de résoudre cette aporie radicalisent le dualisme en prétendant le dépasser, comme les affirmations de certains « constructivismes » ou « constructionnismes » qui tentent d'éliminer le monde réel en prétendant qu'il serait le résultat d'une création subjective par la mise en œuvre de projets ou par les processus d'énonciation, au motif, issu de la philosophie idéaliste classique, que ce qui ne peut être nommé ou perçu n'existerait pas. Ces perspectives créationnistes, qui prétendent se démarquer du positivisme alors qu'elles sont fondamentalement positivistes<sup>20</sup>, manifestent à l'évidence une faiblesse épistémologique des recherches qu'elles prétendent fonder solidement. Cette faiblesse s'exprime également dans la reprise non critique de catégories anglo-saxonnes comme l'« *agency* » traduite par « agentivité » ou l'« *empowerment* », qui visent à exprimer les capacités des acteurs (le plus souvent individuels ou de petits groupes) à mobiliser des ressources de leurs environnements pour, dans le cours de leurs actions, faire surgir des opportunités et des agencements organisationnels qui seraient éventuellement radicalement nouveaux, s'arrachant aux normes sociales et aux institutions.

La question des normes sociales est fondatrice de la plupart, sinon de toutes, les sciences humaines et sociales. L'une des questions clés de toutes ces disciplines est en effet d'essayer de comprendre comment l'institution des

18 Voir Deleuze Gilles, *Le pli, l'événement* *Withthead*, Paris, Minuit, 1988.

19 *Ibid.*

20 Notamment du positivisme logique du Cercle de Vienne.



normes sociales et culturelles permet à la fois la reproduction et l'innovation sociales, sans verser dans le déterminisme et/ou dans le subjectivisme. Les analyses des phénomènes de communications organisationnelles sont en tension entre ces deux pôles, entre la mise en avant des processus de régulation des formes organisationnelles et les processus de subjectivation, notamment dans les dynamiques de productions de formes sémiotiques. Cette tension dualiste, à la fois objectiviste dans l'examen des normes et règles de coordination de l'action et d'organisation des ressources, et mentaliste dans l'analyse des modalités de construction de règles comme dans celle des écarts par rapport à ces conventions, enferme l'approche des communications organisationnelles dans des logiques qui tendent à évacuer de l'analyse de l'information et de la communication, à la fois les pratiques sociales dans leurs rapports aux formes organisationnelles et sémiotiques, mais également et sans doute surtout, dans leur rapport aux règles et conventions cristallisées dans les objets, les « formes objectales », dispositifs complexes qui permettent d'agir avec efficacité dans des univers et contextes dont nous ne connaissons pas grand chose.

La question des formes objectales, qui se distingue d'une pensée des objets qui n'en considérerait pas le caractère dynamique, et n'appréhenderait pas à quel point ils sont des leviers pour l'action, dépasse donc la façon habituelle de considérer la place des objets dans l'action. Elle interroge en effet centralement les processus de cristallisation d'informations dans les artefacts matériels qui constituent notre cadre de vie, et elle interroge aussi la façon dont nous mobilisons pratiquement ces formes, le plus souvent sans y réfléchir ni en avoir conscience, pour notre activité d'organisation du monde, à la fois et irréductiblement théorique et pratique. Cette « écologie cognitive » repose, selon Herbert Simon, sur notre capacité à identifier, dans les situations, des formes déjà rencontrées et à en déduire des logiques d'actions susceptibles de convenir à ces situations. Ces conjectures reposent sur l'hypothèse que d'une part les formes sociales sont des dispositifs de mémoire, mais également que ces formes ne sont pas porteuses de déterminations à agir, mais de « propensions », c'est-à-dire qu'elles sont dynamiques, processuelles et non statiques, ouvertes aux logiques d'innovation et d'émergence dans leurs mobilisations par les acteurs. Ces propensions sont en effet perpétuellement ouvertes par la singularité des contextes et des situations et par les configurations originales qu'ils permettent, dans l'articulation des formes sociales en vue de l'aboutissement de nos desseins. C'est dire que si l'information est un processus de mise en forme et de mise en sens, ce processus est dynamique et engage à la fois les formes organisationnelles, les formes objectales et les formes sémiotiques, et ne saurait se réduire à l'une de ces dimensions.



## BIBLIOGRAPHIE

ADORNO T. et POPPER K., *De Vienne à Francfort, la querelle Allemande des sciences sociales*, Bruxelles, Complexe, 1979.

BOUVERESSE Jacques, *Le mythe de l'intériorité. Expérience, signification et langage privé chez Wittgenstein*, Paris, Minuit, 1984.

CASTORIADIS Cornelius, Institutions premières de la société et institutions secondes in *Figures du pensable*, Paris, Seuil, 1999.

COOREN François, Ventriloquie, performativité et communication ou comment fait-on parler les choses ?, *Réseaux* n° 163/2010.

DELEUZE Gilles, *Logique du sens*, Paris, Minuit, 1969.

DELEUZE Gilles, *Le pli, l'événement Withehead*, Paris, Minuit, 1988.

DUPUY Jean-Pierre, *Le sacrifice et l'envie*, Paris, Calman Lévy, 1992.

FLAHAULT François, *Faut-il limiter l'expansion du capitalisme ?*, Paris, Descartes et Cie, 2003. et « *Le paradoxe de Robinson* », Paris, Mille et une nuits, 2006.

GRANJON Fabien, Des fondements matérialistes de la critique, *RFSIC* n° 6, 2015.

HAYEK Friedrich A., *Droit, justice et liberté*, Paris, PUF, 1980.

HAYEK Friedrich A., *l'Essai de philosophie, de science politique et d'économie*, Paris, Les belles lettres, 2007.

JULLIEN François, *La propension des choses - Pour une histoire de l'efficacité en Chine*, Paris, Seuil, 1992.

LE MOËNNE Christian, Hayek, une idéologie de boutiquier ?, Paris, *Arguments* n° 2, 1984.

*Raisons Pratiques*, n° 4, *Les objets dans l'action*, Paris, EHESS, 1993.

LEROY-GOURHAN André, *Évolution et technique 1 - l'homme et la matière*, Paris, Albin Michel, 1971.

LORDON Frédéric, *L'intérêt souverain. Essai d'anthropologie économique spinoziste*, Paris, La Découverte, 2006.

POPPER Karl, *Un univers de propensions - deux essais sur la causalité et l'évolution*, Arles, L'éclat, 1992.

POPPER Karl, *Toute vie est résolution de problèmes*, Arles, Actes sud, 1997.

Simondon Gilbert, *L'individuation à la lumière des notions de forme et d'information*, Paris, Million, 2005.

STIEGLER Bernard, *La technique et le temps 1 - La faute d'épiméthée*, Paris, Gallilée, 1994.

THÉVENOT Laurent, 1986, «Les investissements de forme», in Thévenot, L. (ed.) *Conventions économiques*, Paris, Presses Universitaires de France (Cahiers du Centre d'Étude de l'Emploi), p. 21-71.

VALÉRY Paul, *Introduction à la méthode de Léonard de Vinci*, Paris, Gallimard, 1957.

**Résumé :** Cet article, issu d'une communication lors du colloque des 20 ans de la revue *Communication & Organisation* s'efforce de tirer les conséquences du postulat selon lequel si l'in-formation est un processus de mise en forme et de mise en sens, ce processus est dynamique et engage à la fois les formes organisationnelles, les formes objectales et les formes sémiotiques, et ne saurait se réduire à l'une de ces dimensions. Il tente d'explicitier cette question et d'ouvrir un débat sur le dépassement des points de vue dualistes et mentalistes à partir d'une mobilisation et d'une recomposition du concept de «propension», emprunté à la fois à Karl Popper et à François Jullien<sup>21</sup>, et plaider pour une approche globale des logiques d'information-communications organisationnelles, pensées comme processus d'institution imaginaire des formes sociales.

**Mots-clés :** Information, communication, organisation, formes sociales, formes objectales.

**Abstract:** *This article, from a communication during the 20 years of the review conference of the Communication and organization strives to draw the consequences of the assumption that if the in-Training is a shaping process and setting direction, this process is dynamic and involves both organizational forms, shapes and object-semiotic forms, and can not be reduced to one of these dimensions. It attempts to clarify this issue and to open a debate on overcoming dualistic views and mentalists from a mobilization and recomposition of the concept of «propensity», borrowed from both Karl Popper and François Jullien, and advocate a comprehensive approach to organizational logic of information-communications, process thoughts as imaginary institution of social forms.*

**Keywords:** *Information, communication, social forms, objectal forms.*

---

<sup>21</sup> Popper Karl, *Un univers de propensions - deux essais sur la causalité et l'évolution*, Arles, L'éclat, 1992 et Jullien François, *La propension des choses - Pour une histoire de l'efficacité en Chine*, Paris, Seuil, 1992. Cette catégorie n'a, au demeurant, pas la même signification et ne renvoie pas aux mêmes débats chez ces deux auteurs. Mais il est évidemment tentant d'interroger sa mobilisation dans les univers philosophiques de ces deux auteurs forts différents dans leur projet et dans leur culture.

